

DEMIENAGEMENT ET CULTURE DOMESTIQUE*

Déménager¹, dans le langage courant, a deux significations. C'est d'abord un événement, un moment dense et ramassé de l'histoire quotidienne, un genre de cérémonie pendant laquelle les grandes structures du paysage domestique sont brutalement défaits, rassemblées dans un camion dans un ordre inspiré par une logique étrangère à leurs fonctions, puis reconstruites avec hâte dans un milieu nouveau. Mais, déménager, c'est aussi quitter un lieu familier pour une maison étrangère. C'est se projeter dans un nouvel espace. C'est un lent mouvement de rupture et de réappropriation dans lequel on trie et on choisit, on retrouve et on perd des objets, des souvenirs, des habitudes. Si le départ est souvent précipité, l'installation est hésitante, suspendue à l'expérimentation des trajets et des gestes nouveaux qu'il faut acquérir. Nous nous attacherons ici

* Article publié dans la Revue *Terrain*, avril 1989.

¹ Cet article expose les premiers résultats d'une recherche effectuée pour la Mission du Patrimoine ethnologique (Ministère de la Culture) et le Plan Construction (Ministère de l'Équipement).

à montrer que les aspects cérémoniels du déménagement/événement sont à relier aux transformations de la vie domestique qu'il entraîne, ou qu'il favorise.

Dans le cadre d'un travail photographique portant sur les "traces" laissées par les anciens occupants d'un immeuble du Vieux-Lyon, Jacqueline Salmon avait réalisé les images de plusieurs intérieurs encore habités².

Partant de cette expérience, nous souhaitions faire l'étude des appartements d'un immeuble en cours de réhabilitation dans le quartier de Saint-Jean. Pendant ce genre d'opération, les locataires sont normalement logés, soit dans un autre appartement déjà restauré du même immeuble - on parle alors d'opération tiroir -, soit dans un autre immeuble alentours. Les travaux terminés, ils sont prioritaires pour occuper leur ancien logement. En associant une enquête photographique et une enquête orale, nous voulions saisir les permanences et les transformations survenues entre les deux périodes d'occupation par chaque groupe domestique. D'autre part, le déménagement en lui-même semblait être un événement digne d'intérêt parce qu'il pouvait révéler des valeurs et des fonctionnements de la vie domestique.

Des problèmes assez nombreux nous ont poussé à recadrer notre terrain et nos hypothèses. Il a fallu que nous attendions le mois de mai 1988, près d'un an après le début de nos recherches, pour qu'une "opération tiroir" soit réalisée comme nous l'espérions, dans

² Exposition intitulée "8 rue Juiverie", présentée à l'Hôtel de Croisille, Paris, du 27 Octobre au 30 novembre 1988 (Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine).

le quartier voisin de Saint-Georges. Les quelques immeubles restaurés auparavant, sur lesquels nous pensions travailler, étaient quasiment dépeuplés depuis plusieurs mois lorsque nous étions prévenus des travaux prochains. Seuls y logeaient encore des "squatters" ou quelques personnes âgées. Ne parvenant donc pas, plusieurs mois durant, à enquêter sur un même lieu, ne pouvant pas compter non plus sur nos informateurs institutionnels dont l'aide s'avérait inefficace, nous avons préféré utiliser des informateurs privés, commerçants ou responsables d'associations de quartier (en particulier "Renaissance du Vieux-Lyon"). Pour ces raisons, notre étude porte, dans le Vieux-Lyon, sur six groupes domestiques, couples ou personnes seules, âgés de 60 à 86 ans, qui appartiennent à un milieu plutôt populaire et logeaient dans quatre immeubles différents. Nous avons complété ce groupe assez homogène, dont les membres subirent avec plus ou moins de déplaisir des déménagements forcés, par l'étude de trois familles qui emménageaient ou quittaient de leur plein gré des immeubles d'un quartier résidentiel d'Oullins, commune de la banlieue lyonnaise. Il s'agit de couples mariés, âgés de 30 à 40 ans, ayant des enfants jeunes, et qui appartiennent aux classes moyennes. Nous avons ainsi été en mesure de comparer les observations faites dans les deux groupes, et d'approfondir ainsi nos analyses. Aux neuf monographies qui ont été réalisées, il faut ajouter une quinzaine de cas, suivis plus superficiellement, dont la prise en compte a permis d'étayer certaines hypothèses.

Au départ de l'étude, la recomposition du paysage domestique réalisée à l'occasion du déménagement devait être perçue

dans deux de ses dimensions. D'abord parce qu'elle favorise la consommation d'objets et d'équipements nouveaux, ensuite parce qu'elle permet de saisir les formes d'organisation de l'espace vécu. Nous voulions effectuer des inventaires des objets et des décors, puis saisir les hiérarchies spatiales et les modèles de comportements qui ordonnent les intérieurs.

Le problème général auquel nous nous sommes heurtés tient à la difficulté d'étudier de façon approfondie les objets domestiques dans leur cadre. Nous avons renoncé à connaître avec précision le contenu des cartons remplis pour le déménagement, et à recenser les objets avant et après l'opération, à cause de la lourdeur de ce travail et de la gêne manifeste qu'il occasionnait chez nos hôtes. Nous avons alors changé l'ethnographie des objets initialement prévue pour une ethnologie domestique qui se consacre à analyser la relation des habitants à leur environnement. Pour cela, nous avons recueilli l'histoire et fait les images de types précis d'éléments mobiliers (objets religieux, souvenirs, photos, objets utilitaires tels le fer à repasser ou le téléphone...), après avoir fait de même pour les discours sur les pratiques quotidiennes et les photographies d'ensemble de chaque pièce.

UN EVENEMENT FORTEMENT RITUALISE

Dans un milieu urbain prolifique en signes, en objets, en mouvements, le cadre domestique est un cénacle où beaucoup de gens aiment retrouver un paysage et des habitudes rassurants. L'investissement affectif du foyer est particulièrement poussé chez

les personnes âgées et les personnes seules que nous avons rencontrées. Partir pour reconstruire, ailleurs, s'accompagne d'une préparation qui permet de s'accoutumer à l'idée du départ et à ses conséquences. Ce temps "liminaire"³ qui suit l'annonce du changement de domicile peut être fort long ou très court. Nous l'avons vu durer deux ans pour certains, quelques jours pour d'autres. Il se divise en trois phases qui normalement se succèdent : la *visite* qui commence au moment où on cherche à reconnaître le quartier, *l'identification* du cadre qui est une appropriation symbolique des murs et de l'espace et suit normalement la signature d'un acte (bail ou compromis de vente), et le *voyage* ou déménagement proprement dit.

Que les gens souhaitent acheter ou louer, ils agissent à peu près de même. Une fois l'endroit localisé avec précision, ils se promènent dans le quartier, examinent un plan de la ville, visitent les magasins, regardent sur les boîtes aux lettres les noms de leurs futurs voisins. Ils jugent les montées d'escalier et la qualité des prestations offertes avant de pénétrer, réticents et curieux, dans leur possible nouvel appartement. Si les lieux sont encore habités les clients hésitent à effectuer une visite en profondeur, mais ils pourront être sensibles à l'ambiance créée par les occupants. A ce moment, les rôles sont partagés en fonction des tâches traditionnellement dévolues à chacun. La femme prend soin de situer l'appartement dans le quartier (proximité des commerces, des écoles, du marché), et elle juge les facilités de l'entretien. A l'homme les problèmes

³ Ce terme a été introduit par Arnold Van Gennep (1981).

techniques lorsqu'il doit s'intéresser au bon état de fonctionnement de la robinetterie et de l'installation électrique, et être capable d'évaluer le coût des travaux envisageables. Même s'il est totalement ignorant de ces choses il doit, devant sa conjointe et devant son interlocuteur, faire la tournée de ces hauts lieux du bricolage masculin que sont les syphons, les joints des robinets d'eau chaude, les prises de courant et, depuis quelques années, les sources possibles de "fuite de calories".

Une fois le compromis signé, beaucoup auront à coeur d'imprimer leur marque sur les murs. Après le rituel de la visite, le "*rituel d'installation*" (que nous avons appelé phase d'identification) débute par une période plus ou moins longue de bricolage qui permet la "*constitution de repères (...) pour y situer, y créer son identité*" (Jareau, 1985, p. 16). La saleté ou les traces des occupants précédents sont rédhibitoires lorsqu'il y a choix possible, mais la propreté exigée ne signifie pas que les lieux soient adoptables tels quels, sans personnalisation.

Le troisième temps, le voyage, marque le véritable passage dans le nouvel espace qui reste à domestiquer. Événement d'un jour ou feuilleton qu'on étale sur quelques semaines, il déstructure totalement, pendant quelque temps, le paysage familier. On ne peut que moduler sa brutalité en restant le plus possible maître de la procédure. S'il fait appel à une entreprise spécialisée, l'individu devient un client qui entre dans un processus de consommation économique de services. L'entreprise fonctionnera selon ses propres règles d'organisation et ses horaires, imposant un rythme dont la nervosité est à l'opposé du tranquille tempo domestique, limitant le

plus possible les initiatives personnelles⁴. En revanche, la personne peut s'entourer d'amis et de proches, louer elle-même un véhicule, et organiser les choses à sa guise. Le déménagement devient alors l'un des maillons d'un vaste échange, compris au sens anthropologique. En contrepartie de leur aide ceux-là seront invités à pendre la crémaillère, et ils pourront un jour demander à ce que la pareille leur soit rendue.

Reprenons l'ensemble de ces trois étapes. Elles sont autant de séquences d'un enchaînement dont la forme est relativement fixée. Nous voyons apparaître un "*monde normalisé d'opérations*", un "*processus de maximation*" qui "*marque l'avant et l'après*" en transformant un événement de l'histoire quotidienne en moment symbolique. La différenciation du rôle des acteurs y est renforcée par une série de mises en scène normatives, par exemple lorsque anciens et nouveaux habitants se confrontent, la ménagère s'adressant à la ménagère, le chef de famille au chef de famille. Ces mises en scène se répètent, invariablement, chaque fois qu'un appartement change de mains. Elles contribuent à garantir le "*contrat social*" qui est passé entre anciens et nouveaux habitants. Ces caractéristiques du déménagement le font s'apparenter à une "*technique rituelle*", telle qu'elle a été définie par Isac Chiva (1986). Événement personnel et banal, il est réglé par des conduites sociales telles que la civilité, la négociation, et la coopération. Ces dernières enveloppent ou masquent habituellement des pratiques domestiques qui se

⁴ A Lyon, une entreprise nationale de déménagement propose une formule économique dans laquelle elle met à la disposition de ses clients un camion et deux ou trois employés pour les aider à déménager.

découvrent à cette occasion, comme les rapports de pouvoir dans le couple, ou le savoir-faire ménager de chacun de ses membres. Les pratiques ritualisées légitiment ainsi la nouvelle installation en dévoilant certains pans de la vie privée. L'emménagement peut dès lors être compris comme l'expression des normes, des valeurs et des modèles d'une culture domestique qui vient d'être mise à l'épreuve d'une relative socialisation.

DES TRANSFORMATIONS ACCELERÉES DU PAYSAGE DOMESTIQUE

Le déménagement/événement prend tout son sens dramatique dans ce qu'il est annonciateur de bouleversements du quotidien. Que le changement de résidence ait été souhaité, accepté ou imposé, il entraîne des incidents, parfois graves. Les personnes âgées sont les plus sensibles aux désordres qu'il occasionne, et plusieurs parmi celles que nous avons rencontrées auraient pu tenir ces propos, relevés lors d'un entretien particulièrement difficile : *"tous les jours je prie le Bon Dieu pour qu'il me rappelle "* (avant de partir). Beaucoup refusent à la fois les appartements (souvent plus petits) qu'on leur propose d'occuper le temps des travaux⁵, et ne peuvent prendre en charge elles-mêmes des recherches, comme le font généralement les plus jeunes. Les parents observent par ailleurs que les très jeunes enfants sont perturbés dans leur sommeil pendant

⁵ La réglementation concernant les opérations de réhabilitation prévoit que le bailleur loge, dans des conditions de loyer et de confort équivalentes, les personnes provisoirement déplacées.

plusieurs semaines et les membres de la famille parviennent difficilement à renégocier les pratiques individuelles dans un nouvel espace vécu comme territoire conflictuel. Cette dernière situation se présente souvent quand chacun cherche à occuper, dans les pièces communes, des lieux où pratiquer des activités qui lui sont propres. Installera-t-on, dans la salle de séjour, le piano de l'un ou le bureau de l'autre ? La place de la caisse à outils est-elle dans la cuisine qu'elle embarrasse, dans un couloir où elle gêne le passage, ou dans la cave minuscule ?

Le choix de l'emplacement de ces meubles et équipements révèle des modalités inexplorées du "pouvoir domestique" ⁶. Mais des exemples montrent, au contraire, qu'une fois passé le difficile moment de la décision ou de l'annonce d'un départ forcé, le plaisir d'aller vivre ailleurs, dans un appartement plus commode, plus propre, mieux situé, peut l'emporter rapidement sur les craintes engendrées par la période d'incertitudes à venir. L'emménagement est alors attendu comme le signe d'une promotion sociale, symbolisée par la modernité de l'équipement du nouveau lieu⁷. Ce phénomène est fréquent dans le Vieux-Lyon où une population nombreuse de petits commerçants, d'artisans et d'employés, vivant là parfois depuis plusieurs décennies, a vu avec soulagement la prolétarianisation du quartier être stoppée à la suite des opérations de réhabilitation. Ainsi un couple de petits artisans retraités avaient eux-mêmes aménagé, il y a une dizaine d'années, deux petites pièces au-

⁶ Voir par exemple Glaude M., de Singly F. (1986).

⁷ Ce thème a donné lieu à de nombreuses études de la part des sociologues et des architectes.

dessus de leur boutique. Après un premier moment d'angoisse à l'annonce des travaux de réhabilitation, ils choisirent pourtant de s'établir définitivement dans l'appartement rénové qu'on leur proposait, quelques rues plus loin. La propreté et le confort des lieux rénovés avaient eu raison des réticences qu'avait fait naître l'inconnue du déménagement.

En définitive, qu'il soit porteur de désordres ou d'espoirs, le déménagement se révèle être constructeur d'une nouvelle quotidienneté. Il génère des transformations d'une culture domestique reposant principalement sur l'usage des objets et d'un espace lentement apprivoisé, et sur l'attachement à un décor. En cela, dans ce "sanctuaire" des sanctuaires qu'est le foyer⁸, cadre du mariage de l'intime et du quotidien "banalisé"⁹, le déménagement accélère brutalement le cours de l'histoire des "*pratiques minuscules et répétitives*" (Rivière, 1983). Celles-ci acquièrent alors une lisibilité nouvelle dans le foisonnement du sens et l'insignifiance des tâches qui caractérisent le monde domestique.

UNE PHENOMENOLOGIE DE LA VIE DOMESTIQUE

La remise en question de l'ordre domestique faite lors du déménagement nous permet de saisir les objets dans leurs

⁸ Ce terme de "sanctuaire" nous a été inspiré par l'ouvrage de Philippe Lucas (1981).

⁹ Pour Claude Javeau (1983) le "banalisé" est une "zone de fixité, d'insignifiance, reconnue et assumée en tant que telle" (p. 351).

significations renouvelées, et donc de supprimer ceux qui ont perdu leur sens ou leur usage - mais non leur place - avec le temps. Mais une culture domestique ne se réduit certainement pas à ses éléments matériels. Elle est aussi enchaînement de pratiques quotidiennes et de valeurs qui ne s'expriment pas toutes dans le mobilier. En quoi, dans ces conditions, un inventaire, même étendu à la connaissance des emplacements et à la description précise de chaque objet, est-il révélateur des manières d'habiter ? Le chercheur peut difficilement suivre ses hôtes à longueur de journées afin d'observer toutes leurs façons de vivre, et, s'il choisit de tout déduire de l'aspect d'un intérieur, il risque de méconnaître le sens réel de chaque chose et son usage pragmatique. Dans notre démarche, le déménagement n'est pas seulement compris comme le moyen de faire le tri dans la maison. Il est aussi l'événement, fortement ritualisé qui, en redonnant une histoire à chaque objet, révèle sa place dans l'univers domestique. Nous n'avons plus affaire à des descriptions statiques d'intérieurs, mais à l'analyse de paysages familiers en cours de constitution, à un moment où s'expriment leurs profondeurs sémantiques et pratiques. Lorsque, par exemple, nous demandons à la veuve d'un petit antiquaire, les raisons pour lesquelles elle a décroché, plusieurs semaines à l'avance, quelques-uns de ses bibelots, elle répond : *"pour avancer et parce qu'ils sont trop précieux pour les laisser aux déménageurs"*. Par contre, elle attendra le dernier instant pour emballer son *"autel des morts"*. Les uns sont précieux mais n'ont guère de place dans sa vie quotidienne, l'autre est une scénographie faite d'objets sans valeur, mais dont le rôle est central dans les attributions symboliques du foyer : ils renvoient à

d'autres objets, disposés dans la chambre à coucher, qui indiquent l'attachement de leur détenteur au spiritisme.

A partir des enquêtes, des photos et des plans des lieux nous avons analysé de façon complémentaire le paysage domestique, ses représentations, sa constitution et son fonctionnement. En insistant sur ce qu'il advenait pendant le déménagement et sur le rôle actif et conscient des acteurs, nous nous rapprochons d'une analyse phénoménologique telle que l'a décrite A. Schutz (1987, p. 120/125). En utilisant ses termes, nous dirons que les agents ont des "*intérêts pragmatiques*", révélés par le déménagement, qui font que les objets appartiennent à des "*champs*" différents, qui sont ici principalement d'ordre signifiant ou utilitaire. Ces champs peuvent être analysés comme des "*régions manipulatoires*", c'est-à-dire des ensembles d'objets et de lieux dont les usages sont déterminés par les "tâches" et les rôles des agents. Les objets et les lieux s'associent dans des systèmes qui sont régis par l'activité d'un acteur donné à un moment donné (y compris les activités symboliques). Les objets sont plutôt des outils au service de la vie domestique, de ses valeurs et de ses représentations, que des signes dont le sens est établi une fois pour toutes dans un vaste et complexe lexique que constituerait le paysage domestique.

Les usages que les acteurs font des objets peuvent prendre trois formes : les objets "servent", les objets "représentent" ou les objets "décorent". A partir de là trois types de systèmes sont a priori susceptibles d'être décrits, selon qu'ils sont *techniques*, *symboliques* ou *esthétiques*. Mais ces systèmes par lesquels chaque objet s'insère dans l'espace habité ne sont pas exclusifs, un même objet pouvant

appartenir à plusieurs systèmes. Un objet est ainsi souvent à la fois opérant et signifiant, utilitaire et décoratif. Il peut l'être également successivement, ou appartenir à plusieurs systèmes de même type (comme par exemple les meubles transformables, ou les tables de cuisine). Ce chevauchement des systèmes d'usage des objets rend plus complexe une approche globale et strictement descriptive du paysage domestique.

L'INTIME ET L'OSTENTATOIRE

Lorsqu'ils aménagent leur appartement, les gens distinguent les vocations décoratives et représentatives des objets, même s'ils destinent à nombre d'entre eux les deux fonctions. Le champ de l'esthétique se réfère plutôt à une culture et à ses "*choix esthétiques constitutifs des styles de vie*" (Bourdieu, 1979, p. 132), et celui du symbolique à l'histoire personnelle du sujet qui est représentée sous forme d'images et d'objets tenant le rôle de points de repères dans le quotidien. Le premier est interprétable par tout visiteur possédant un minimum de sens commun, le second ne l'est que par les intimes qui sont au fait des principaux épisodes de la vie de l'habitant. Ainsi l'univers du sens du sanctuaire apparaît-il à la fois tourné vers l'extérieur et vers l'intérieur, ce qui le rend particulièrement complexe, d'autant que chaque élément des deux principales scénographies, l'intime et l'ostentatoire, peut appartenir à l'une et à l'autre.

Prenons des exemples. Une série de casseroles en cuivre, impeccablement astiquées, parfaitement alignées contre le mur de la

cuisine, est un motif esthétique qui répond à un désir, aisément repérable, d'associer la sympathie de l'outil et du matériau traditionnels à la rigueur fonctionnelle de la cuisine laboratoire. Le motif et les valeurs qu'il sous-tend sont les marqueurs culturels d'une appartenance sociale. A l'inverse lorsque sont rassemblés à la tête du lit un brin de buis béni accroché à un crucifix, des statuettes ramenées de Lourdes, et toute une iconographie profane illustrant les événements marquants et les idéaux d'une vie, on est devant une construction symbolique qui n'est pas destinée à être vue. Sa fonction est intrinsèque, elle tient de son existence même qui permet d'associer le quotidien et le sacré en un syncrétisme très personnel, et d'unir le passé, le présent et l'avenir dans une même trame. Par ses vertus protectrices cette mise en scène renforce le pouvoir sécurisant du sanctuaire¹⁰. A mi-chemin de ces deux exemples, on peut mentionner de nombreuses séries d'objets, à la fois esthétiques et symboliques : les dessins des enfants répartis sur les murs, les souvenirs de voyages, les nombreuses images de chats chez une vieille dame célibataire. Chaque série est comme un fil d'Ariane qui unit la plupart des pièces d'un appartement. Eléments constitutifs d'une présentation de soi, ils le sont certainement puisqu'ostensiblement encadrés et mis en valeur dans le séjour et le salon, et que l'hôte est intarissable à leur sujet. Mais on les découvre également dans les lieux les plus secrets de la maison, la commode de la chambre, le tiroir de la table de nuit ou sur un rayon du

¹⁰ Le sanctuaire domestique a cette supériorité sur les sanctuaires sociaux décrits par P. Lucas (1981) que l'entropie y est plus faible encore.

secrétaire. Leur sens est à la fois social et personnel, intime et ostentatoire.

A la faveur de la reconstruction du paysage domestique, la valeur des objets et le sens des scénographies sont souvent remis en question. Les cadeaux de fête des mères, les cartes postales épinglées au-dessus du téléphone, toutes ces petites choses accumulées au fil des jours pour commémorer les événements du quotidien finissent souvent à la poubelle ou dans une caisse oubliée. Les gens s'en séparent d'autant plus facilement qu'ils emménagent avec plus de plaisir. Leur disparition s'accorde avec le désir d'aller vers une modernité qui s'encombre peu du foisonnement de bibelots des vieux appartements. On donne les plus jolies choses aux voisins ou aux enfants, mais rarement aux brocanteurs : pour les gens un peu âgés, en particulier, ce serait inconvenant de tirer de l'argent de ces "bricoles". D'autre part, lorsque la structure architecturale impose une nouvelle habitabilité et des normes trop contraignantes, les aménagements du cadre conduisent à réévaluer le statut de certains objets. Par exemple l'ancien fourneau à charbon, dont l'usage est interdit pour cause de nuisances, devient un rangement mal commode qui encombre la cuisine parce qu'on refuse de s'en séparer. Des objets techniques se transforment en simples symboles, et l'on s'aperçoit que des choses que l'observateur croyait chargées de sens sont abandonnées sans la moindre hésitation.

Ce qui réunit ces catégories d'objets c'est qu'ils s'apparentent aux éléments de décor "*géographiquement stables*" avec lesquels les acteurs domestiques peuvent s'identifier totalement (d'après Goffman, 1973, p. 29/30). Casseroles, souvenirs, photos

encadrées, dessins d'enfants et vieux fourneaux sont des éléments d'appareillages symboliques qui confortent les acteurs dans l'exécution de leurs rôles. La chambre à coucher est alors au salon ce que la loge de la vedette aurait pu être (dans la métaphore de Goffman) à la scène du théâtre : le lieu de la plus grande congruence du "décor", des "manières", et de l'"apparence". En d'autres termes, le lieu où la représentation ressemble le moins à du théâtre parce qu'on y joue une histoire de vie dont le spectacle n'est pas destiné à d'éventuels spectateurs. Le décor de son appartement est construit par l'acteur, et pour l'acteur, afin de faire face à toutes les situations possibles, entre la solitude et la convivialité. Les trois types d'agencements que nous avons repérés ont donc comme vocation commune de participer à l'élaboration d'une scène qui soit signifiante à tous les moments et en tout lieu de la vie domestique.

LA TECHNICITE DANS LA MAISON

Plus encore que les précédents, le système technique s'apparente à ce que les phénoménologues appellent un "*monde à portée* ", c'est-à-dire un ensemble d'objets et de lieux immédiatement concrets, disponibles pour la mise en oeuvre des projets pragmatiques de l'agent. A cette fin ce dernier doit développer des savoir-faire spécifiques, et donc posséder un certain savoir technique. Parmi les buts que l'habitant se fixe, buts qui se succèdent selon un ordre bien établi dans les règles de l'économie domestique, il y a bien sûr l'ensemble des travaux ménagers. Mais ils ne sont pas les seuls : les activités de loisirs, l'organisation des

parcours, les soins du corps, sont aussi étroitement associés à des opérations corporelles assimilables à des travaux. Nous l'avons dit, la maison est le sanctuaire des sanctuaires de cette vie quotidienne. On peut alors considérer que les travaux quotidiens, entendus au sens d'activités produisant *du* domestique, participent à la sacralisation de l'environnement familial par la mise en action de systèmes d'objets fonctionnant eux-mêmes comme modèles des valeurs domestiques.

L'agencement des appartements est pensé en fonction de contraintes ménagères comme éviter les "nids à poussière", installer des revêtements de sols lavables facilement, préférer les suspensions aux luminaires sur pied qui encombrant le sol et font des ombres dans la pièce. Or, nous savons qu'il s'agit là d'évolutions assez récentes. Nombre d'appartements situés dans des immeubles de rapport lyonnais construits au XVIII^e siècle possédaient une pièce unique pour vivre et pour travailler (Travaux..., 1988, p. 52). D'autre part, Geneviève Heller (1979) a montré qu'en Suisse l'aménagement nouveau des espaces, à partir de 1830, avait partie liée avec la rationalisation en cours des activités ménagères, prônées par diverses associations et par les pouvoirs publics. Or cette rationalisation s'appuyait sur une idéologie hygiéniste qui était le fer de lance d'un contrôle plus étroit des couches populaires. Elle passait par une technicisation des tâches et la promotion du goût de la simplicité dans la décoration, qu'on opposait au foisonnement baroque, jugé immoral, des intérieurs de la petite bourgeoisie d'alors (Perrot, Guerrand, 1987).

La technicisation du cadre de vie procède d'un niveau qui n'est pas immédiatement signifiant. Chez de nombreuses personnes âgées vivant à Saint-Jean, la cuisine est restée ce qu'elle était dans les foyers populaires il y a quelques dizaines d'années : le centre névralgique du foyer, l'espace de la femme et de la convivialité sans cérémonie. Le meuble principal, celui qui est l'étape obligée de la plupart des activités du lieu, est la table, grande ou petite, en bois ou en stratifié, mais toujours installée au centre de la pièce. Au contraire, dans certains appartements rénovés et dans les immeubles neufs d'Oullins, les éléments des "cuisines intégrées" sont alignés contre les cloisons, la petite table étant le plus souvent reléguée dans un coin de la pièce. Un nouvel "ordre" domestique et une nouvelle esthétique s'instaurent par la multiplication des objets techniques et la normalisation des dimensions et des coloris. La cuisine n'en est que la réalisation la plus achevée. Le consommateur peut plus facilement changer un élément, à condition de limiter son choix aux éléments intégrables. Par ce moyen le producteur a la possibilité, lui, de baisser ses coûts de fabrication. La ménagère est poussée dans la voie d'une technicisation de son travail qui passe pour une revalorisation de sa fonction domestique, alors que l'hyperspécialisation des outils qu'on lui propose conduit à une forme de parcellisation des tâches. Au mixeur, déjà ancien, se sont ajoutés une multitude de "robots" : le couteau, le presse-citron, l'ouvre-boîte, etc..., qui, devenus électriques, ont acquis une place fixe dans la pièce, à côté d'une prise de courant. On peut ainsi avancer que la cuisine intégrée, rêve de bien des femmes, est aussi une cuisine qui intègre ses utilisateurs à un système de

consommation dans lequel l'objet technique, véhicule privilégié des nouvelles valeurs domestiques, tient une place centrale

Aujourd'hui, les réemménagements suivent deux tendances principales. D'une part, on change les objets plus aisément que la forme des organisations spatiales et fonctionnelles dans lesquels ils prennent place. A ce titre, chaque appartement reproduit bien, plus ou moins, la syntaxe de l'appartement précédent. On remplace le poste de télévision noir et blanc par un poste en couleurs, mais on le pose sur le même meuble, dans lequel on retrouve les mêmes objets, alors qu'il est décoré des mêmes statuettes. D'autre part, beaucoup de ces objets neufs présentent un degré de technicité plus élevé que les précédents : le téléviseur est actionné par télécommande, le nouveau canapé est transformable. Ceci s'ajoute au fait que le nombre des objets techniques augmente globalement : ordinateur domestique, minitel, magnétoscope et four à micro-ondes chez les couples jeunes; second téléviseur, mini-four, cafetière électrique chez les gens âgés. Chez les uns le souci d'accéder à une vie plus confortable est manifeste, par exemple dans le choix d'un mini-four qui évite d'avoir à se baisser, chez les autres on perçoit clairement un désir d'accumuler les signes d'une modernité dont l'objet technique, qui doit être de plus en plus performant, est un des symboles principaux.

L'HOMME DOMESTIQUE

Cette technicisation de l'univers domestique s'appuie sur deux modes fondamentaux de relation de l'homme à l'objet. Deux façons d'aborder l'équipement domestique apparaissent plus clairement à la faveur du déménagement. L'appartement ancien, auquel il faut ajouter celui qui, habité depuis longtemps, a vu s'accumuler les objets en strates successives de signification, possède un statut de "*minorité technique*", c'est-à-dire que le savoir de la ménagère qui l'entretient est "*implicite, non réfléchi, coutumier*" selon la définition de Gilbert Simondon (1958). Par contre, l'appartement moderne se rapprochera d'un statut de "*majorité technique*" parce que son agencement traduit "*un certain pouvoir de conceptualiser et de valoriser ou d'évaluer les gestes humains et les valeurs vécues au niveau de l'intuition*" (idem, p. 111) de son détenteur.

Avant et pendant le déménagement, certains ne prévoient l'emplacement que de quelques meubles : le lit conjugal, le réfrigérateur, le poste de télévision. Par exemple, ce couple d'artisans retraité, peu fortuné, que nous avons déjà mentionné, a attendu pour décider de l'aménagement des lieux que tous leurs biens soient entassés devant l'appartement. Progressivement, ils ont disposé leurs meubles, l'un après l'autre, cherchant à retrouver les anciennes dispositions. Dans les caisses emportées par les déménageurs, les objets avaient été rassemblés selon leurs

emplacements d'origine, le nom de la pièce étant parfois écrit : chambre, cuisine... Mais dans la plupart des cas, rien n'était indiqué.

A l'inverse, d'autres ont voulu concevoir dans son ensemble l'agencement du futur appartement. Double mètre en mains, ils ont pris les levés de chaque pièce, et en ont dessiné les plans. L'épouse d'un cadre commercial d'une chaîne de supermarché, elle-même secrétaire dans un hôpital, est allée jusqu'à découper dans du papier des représentations de tout son mobilier, afin de le disposer sur ce plan. D'emblée, les habitants de ce type cherchent à constituer un ensemble "*concret*", c'est-à-dire un ensemble dans lequel existe entre chaque chose une "*une multitude de causalités réciproques*" (idem p. 21) qui sont fondées sur les relations les plus efficaces entre l'espace et les fonctions, un système domestique "*cohérent avec lui-même, entièrement unifié*"

Au système idéal des uns, conforme aux modèles véhiculés principalement par la publicité et les revues de décoration, s'oppose l'addition "*abstraite*" et cumulative des liens qui unissent un objet à un usage que les autres reproduisent, geste après geste, afin d'approprier un espace étranger. Pour eux l'intégration de chaque élément à l'ensemble est une série de problèmes à résoudre "*qui sont des problèmes de compatibilité entre des ensembles déjà donnés*" (idem p. 21). C'est par la pratique, l'usage et la reproduction des anciens schémas fonctionnels et signifiants que les objets trouveront chacun leur place. C'est le "savoir habiter" des habitants, comme on parle de "savoir-faire", qui permettra de régler tant bien que mal la vie quotidienne. Le déménagement permet parfois de coller à quelques poncifs de la modernité, et alors on change un meuble jugé

démodé ou mal commode, mais l'ensemble reste morcelé car le paysage domestique est considéré comme une juxtaposition de séquences fonctionnelles, esthétiques ou symboliques qui sont, elles, vécues comme des entités irréductibles. La majorité technique, qui est le modèle culturel proposé à la fois avec la technicisation du cadre de vie et avec les "maisons clés en mains", est alors "bricolée" pour reprendre l'image proposée par Lévi-Strauss (1962, p. 26/47)

La culture domestique est faite de longues phases de sédimentation que bouleversent de temps en temps des événements enveloppés de techniques rituelles. Elle est un enchaînement de pratiques, de modèles de vie, de modes de consommation qui intègrent la vie privée de l'habitant à des normes sociales. Aujourd'hui le véhicule privilégié de cette normalisation est la technicisation à la fois du cadre et des objets. Par les façons qu'ils ont d'incorporer l'objet technique, les acteurs révèlent l'existence de deux types de cultures domestiques, l'une "majeure", rationnelle et unifiée, l'autre "mineure", intuitive et cumulative. Le déménagement, moment dramatique et ritualisé, favorise la normalisation tout en permettant à l'observateur de mieux le comprendre. Il rompt la quiétude domestique. Il fait penser en cela à d'autres événements constructeurs de nouvelles quotidiennetés : la mort, la naissance d'un enfant, le mariage. Ne dit-on pas d'ailleurs d'un jeune couple qui s'installe qu'il "entre dans ses meubles" ?

Michel RAUTENBERG

Centre Pierre Léon

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOURDIEU P., 1979, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, (Le sens commun).

CHIVA I., 1986, "Aujourd'hui les rites de passage", in P. Centlivres et J. Hainard (eds), *Les rites de passage aujourd'hui. Actes du colloque de Neuchâtel*. Lausanne, l'Age d'Homme, p. 226-236,

FABRE D., 1987, "Le rite et ses raisons", *Terrain*, 8, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, p. 3-7.

GLAUDE M., de SINGLY F., 1986, "L'organisation domestique : pouvoir et négociation", *Economie et statistique*, 1987, avril, p. 3-30.

GOFFMAN E., 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, *La présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit, (Le sens commun).

HELLER G., 1979. *Propre en ordre. Habitation et vie domestique 1850-1930 : l'exemple vaudois*, Lausanne, Editions d'En-Bas.

JARREAU P., 1985. *Du bricolage. Archéologie de la maison*, Paris, C.C.I., Centre Georges Pompidou, (Alors).

JAVEAU C., 1983. "Les symboles de la banalisation", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LXXV, p. 343-353.

LEVI-STRAUSS, 1962. *La Pensée Sauvage*, Paris, Plon.

LUCAS P., 1981. *La religion de la vie quotidienne*, Paris, P.U.F.

PERROT M., GUERRAND R.H.; 1987. "Scènes et lieux", in *Histoire de la vie privée*, t. 4, Paris, Seuil, p. 305-411

RIVIERE C., 1983. "Pour une approche des rites séculiers", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. LXXIV, p. 97-117.

SCHUTZ A., 1987. *Le chercheur et le quotidien*. Paris, Méridiens/Klincksieck, (Sociétés).

SIMONDON G., 1958. *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier éditions Montaigne, (Analyse et raison).

TRAVAUX DE L'INSTITUT D'HISTOIRE DE L'ART DE LYON, 1988. *Cahier n° 11 Urbanisme, Architecture, Habitat*. Université Lumière Lyon 2.

VAN GENNEP A., 1981. *Les rites de passage : études systématique des rites...* (1° éd. 1909), Paris, A. et J. Picard.